Léon Walras et ses rapports avec les économistes américains

Autor(en): **Jaffé, William**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **18 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-135205

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Léon Walras et ses rapports avec les économistes américains[1]

William Jaffé

professeur à la Northwestern University, Evanston

Que dire de l'Ecole de Lausanne lorsque l'on s'adresse à des lecteurs, dont plusieurs sont professeurs et étudiants à l'Université de Lausanne ? Ne ferai-je que porter de l'eau à la rivière ? Pourtant, j'ose espérer que mes recherches me permettront sinon de dévoiler des faits nouveaux, au moins de jeter une lumière particulière sur les choses déjà connues.

Quant aux faits nouveaux dont les traces historiques ne se trouvent pas dans les archives, par ailleurs si riches, de Lausanne, je pourrais évoquer la vie privée de Léon Walras qui avait été soigneusement cachée par lui et par sa fille, Aline, à leurs contemporains suisses. De peur que ses amis vaudois, qui étaient des modèles de bienséance et de convenance, ne se méprennent sur le compte de son père, Aline Walras avait envoyé toute sa correspondance à Lyon, où je l'ai trouvée, conservée à la Faculté de droit. Cette correspondance m'a mis sur la piste d'autres éléments encore que j'ai découverts dans les archives de Montpellier, dans les registres de cimetière à Paris et dans les états civils français de la famille Walras. Je me hâte d'ajouter que si les faits ainsi révélés auraient pu faire froncer les sourcils dans certains milieux de son époque, ce n'étaient pas des faits scandaleux, quoiqu'ils allassent à l'encontre des conventions sociales. Lorsqu'il y a quelques années, à Chartres, j'ai révélé à M. le chanoine Yves Delaporte, un cousin au second degré de Léon Walras, comment ce dernier avait épousé, en premières noces, une fille-mère qui était elle-même une fille naturelle, lorsque je lui ai dévoilé comment Walras avait reconnu, au moment de son mariage, l'enfant naturel qui n'était pas de lui, le vénérable chanoine s'exclama: « Qu'il était généreux! » En effet, le chanoine me savait gré de ces révélations, puisque pour la première fois dans sa longue vie il comprenait les allusions voilées que ses parents chuchotaient lorsqu'il était petit enfant. Je fus moi-même ému quand le chanoine me dit: « Walras ne nous appartient plus. Il appartient à l'histoire. Vous avez non seulement le droit, mais le devoir de tout publier. »

Même avec cette autorisation solennelle, je n'ai pas cru devoir choisir comme sujet de cette étude la vie privée de celui qui a vécu à Lausanne quelque quarante ans, de 1870 à 1910, ni de parler de son ascendance néerlandaise, ni de vous raconter comment j'ai trouvé que le nom Walras est une corruption du nom de Walraevens, bien connu en Hollande et dans les pays flamands. Pourquoi donc ai-je évité de développer ces sujets ? Parce que Walras était économiste. C'est ainsi que ses enfants l'ont qualifié sur son tombeau à Clarens, sans doute sur le désir de leur père. Mais qu'est-ce qu'un économiste ? C'est un professeur ou un praticien d'une science qui s'est acquis en Angleterre la réputation d'une « dismal science »,

---

[1] Conférence donnée le 12 juin 1959, sous l'égide de l'*Ecole des sciences sociales et politiques* de l'Université de Lausanne et de la *Société suisse-américaine pour les relations culturelles.*

c'est-à-dire d'une science triste et ennuyeuse. On s'attend donc à ce que ses professeurs et ses praticiens, pour être dignes de leur science, soient ennuyeux aussi, que leur vie soit rigoureusement irréprochable et obéisse à des principes conformistes mornes et sévères. Puisqu'on ne croirait pas que les travaux d'un économiste soient sérieux et importants à moins que sa vie ne soit dénuée d'intérêt à tout autre point de vue, j'ai cru qu'il serait plus sage de ne pas insister sur les épisodes intimes et privés de la biographie de Walras. S'il s'était distingué comme poète, dramaturge, romancier, peintre, on se serait bien rendu compte qu'on ne pouvait pas comprendre ses œuvres sans un sondage de tous les événements de son existence et de toute sa personnalité; mais en économie politique, la mode est plutôt de se créer l'illusion qu'il existe une vérité absolue complètement indépendante du caractère humain de ceux qui ont formulé ses principes et sa doctrine.

Nous allons donc considérer Walras exclusivement comme économiste et dans ses rapports avec d'autres économistes de son temps. Joseph Schumpeter a dit de lui, il y a une douzaine d'années, qu'en tant que théoricien pur, Walras était le plus grand de tous les économistes dans l'histoire de notre science. Sa théorie de l'équilibre général s'exprimant en systèmes d'équations mathématiques simultanées fournit encore la base de presque toutes les recherches d'analyse théorique qui se poursuivent aujourd'hui dans le monde entier, de l'Amérique jusqu'au Japon. Ce n'est pas en vain qu'on avait posé à l'entrée de ce bâtiment, peu avant la mort de Walras, une plaque sur laquelle on lit:

> A Léon Walras, né à Evreux en 1834, professeur à l'Académie et à l'Université de Lausanne, qui, le premier, a établi les conditions générales de l'équilibre économique, fondant ainsi l'Ecole de Lausanne. Pour honorer cinquante ans de travail désintéressé.

Nous nous rendons compte de nos jours que consciemment ou inconsciemment, directement ou indirectement (et quand je dis indirectement, je veux dire surtout en passant par Pareto), presque tous les économistes et économètres suivent la route que Walras a tracée. Même ceux qui préféreraient un autre développement sont obligés de reconnaître la grande influence actuelle de Walras. Par exemple, un professeur américain, Milton Friedman, de l'Université de Chicago, qui croit que les théories d'Alfred Marshall sont supérieures à celles de Walras, écrivait il y a quelques années avec un certain dépit: « Nous saluons Marshall en passant, mais nous marchons avec Walras. » D'autres économistes anglo-saxons, tels Hicks en Angleterre, Samuelson en Amérique, s'honorent de reconnaître leur dette envers Walras et se réclament de l'Ecole de Lausanne.

Walras était économiste jusqu'à la moelle. Le fait qu'il avait été élevé par un père économiste et par une mère économe comme seule une Normande pouvait l'être, explique en partie son caractère. De sa mère, Walras disait qu'elle appartenait à la race des fourmis économes. Ces faits expliquent peut-être aussi comment, dans sa jeunesse, avant de se consacrer aux études d'économie politique, quand il pensait encore à une carrière purement littéraire, il publia en 1859 dans la *Revue francaise*, une historiette intitulée « La Lettre » dans laquelle on lit:

> Henri Chevreux (le héros de l'histoire) vivait à Paris avec quatre cents francs par mois deux cent cinquante francs de pension que lui servait son père, et cent cinquante francs de traitement qu'il touchait. A vrai dire, il ne comprenait pas qu'on pût subsister à beaucoup moins, mais il ne désirait pas dépenser plus. Il avait vingt-huit ans, était avocat, clerc de notaire, et clerc fort assidu... Ceci doit faire deviner qu'un grand amour d'ordre était le fond de son caractère, et ce l'était en effet. Sous ce rapport, l'histoire de son cœur vous ferait pénétrer tout à fait dans l'intimité de sa nature. Après avoir eu, vers dix-huit ans, un premier amour inavoué,

Chevreux vint à Paris et eut une maîtresse. Il la quitta *convenablement*, encore plus effrayé pour l'avenir que mal satisfait du présent, dès qu'un beau jour, faisant la balance du bonheur qu'elle lui donnait d'une part, des pertes de temps et dépenses d'argent qu'elle lui occasionnait de l'autre, il eut reconnu froidement un déficit.

N'est-ce pas du marginalisme avant la lettre ? Notons que ce passage, imprégné d'un raisonnement quasi mathématique, précéda d'au moins douze ans l'avènement de l'école marginaliste en Angleterre et en Autriche, ainsi que les recherches sérieuses de Walras sur la théorie économique.

Ce n'est pas tout. A cette même époque, il écrivit une lettre datée du 26 août 1860 à sa chère Aline, pour s'excuser de l'avoir tant négligée à cause de son travail; il lui disait:

Souviens-toi, mon chéri, que l'amour est un trésor inépuisable quand on le dépense avec sagesse, et bien vite épuisé si on le gaspille. Si tu savais l'économie politique, je te dirais que l'amour est un capital dont il ne faut consommer que le revenu; mais peut-être que tu ne me comprendrais pas, et peut-être aussi ma comparaison te paraîtrait-elle saugrenue. Excuse mon pédantisme.

Ainsi Walras n'était pas seulement économiste; il était l'exemple vivant de l'*homo economicus* dont les antithéoriciens contestent souvent la réalité et qu'ils qualifient d'hypothèse absurde.

Très tôt dans sa carrière d'économiste, alors qu'il essayait de gagner sa vie comme journaliste, après avoir renoncé à ses ambitions littéraires, Walras tourna ses yeux vers l'Amérique. On est frappé par sa compréhension profonde et sympathique des événements économiques américains à la veille de l'éclatement de la guerre civile au commencement de 1861, quoique ces événements eussent des répercussions fâcheuses en France. C'était une époque d'effondrement du prix du coton brut qui amenait des spéculateurs anglais et français à escompter des effets à la Banque de France contre de l'or, et ceci dans une mesure telle que la Banque fut obligée d'élever son taux de l'escompte à plusieurs reprises. Walras, comme beaucoup de ses contemporains, attribuait la cause de cette crise à l'anarchie qui régnait alors dans les agissements bancaires aux Etats-Unis. Mais, tandis que son collègue et rival au journal *La Presse*, Alfred Darimon, lançait un appel pour créer un organisme international qui s'imposerait aux banques américaines et mettrait de l'ordre dans leur politique d'escompte, Walras écrivait le 15 février 1861:

Les crises monétaires des Etats-Unis ont, chez nous, un contrecoup qui consiste en une élévation du taux de l'escompte de la Banque de France. J'accepte, quant à moi, le contrecoup; M. Darimon, lui, cherche « un ensemble de mesures destinées à faire disparaître les crises. » J'essaye de déterminer la limite strictement nécessaire dans laquelle nous devons nous résigner à subir, comme contrecoup de la crise américaine, l'élévation du taux de l'escompte; M. Darimon appelle un congrès international, et veut « un contrat que les nations passeraient entre elles pour adopter un instrument commun d'échange et de crédit ».

Faire disparaître les crises! Eh bien! soit. Seulement, songeons-y, c'est tuer en même temps et du même coup, aux Etats-Unis, le travail, l'industrie, le commerce, la spéculation, le développement de la richesse. Et, en effet, ces deux résultats: les crises d'un côté, et le développement de la richesse de l'autre, proviennent ensemble et à la fois d'un même fait, qui est l'organisation américaine du crédit et des banques sur le pied d'une liberté qui va jusqu'à la licence et d'une audace qui touche à la folie. Les Américains ne l'ignorent point: bien loin de là, ils le savent à merveille. Ils prévoient, ils supportent et ils oublient périodiquement leurs crises commerciales et monétaires, fiers qu'ils sont de montrer au monde une richesse née d'hier et comparable à la nôtre qui est dix fois séculaire.

...Laissons chaque peuple organiser chez lui le gouvernement, la famille, la propriété, le crédit, et accomplir le progrès social comme il l'entend. (...) En France, ç'a été l'autorité jusqu'ici qui seule a fait notre éducation économique. Quand cette éducation sera terminée, et quand nous serons en possession de notre initiative individuelle, nous adopterons vraisemblablement un régime de crédit moins compassé, plus souple, plus fécond. Et, en Amérique, quand la richesse sera considérable et ancienne, les banques ne manqueront pas de faire l'escompte avec moins d'entrain et plus de précautions. Alors, il n'y aura plus de contrecoup, plus d'élévation de taux de l'escompte de l'un et de l'autre côté de l'Océan.

J'ai cité ce passage de *La Presse* non pas comme expression de la politique monétaire définitive de Walras, mais simplement pour montrer que, quelle que fût sa doctrine *in abstracto*, quand il s'agissait d'un cas concret, il avait le sens de la relativité des faits historiques.

Beaucoup plus tard, en 1898, au moment du « Free Silver Movement » aux Etats-Unis, c'est-à-dire au moment où William Jennings Bryan se plaçait à la tête d'un parti politique en faveur du libre monnayage de l'argent, Walras publia un article dans la *Revue socialiste* du 15 juillet 1898, intitulé « Le péril bimétalliste », dans lequel il dénonçait les « silver interests » aux Etats-Unis et avertissait le monde du danger inflationnaire d'une telle politique.

Pour autant que je sache, l'article de *La Presse* de 1861 et celui de la *Revue socialiste* de 1898 sur *Le péril bimétalliste* passèrent totalement inaperçus en Amérique, où ni les économistes ni le public n'avaient l'habitude de s'adonner à la lecture des journaux et périodiques français. Si la politique du libre monnayage de l'argent a échoué, c'est pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec les avertissements de Walras. Cet échec a abouti, il est vrai, à l'établissement du monométallisme or avec billon d'argent, mais non le billon d'argent régulateur tel que Walras le préconisait.

Pourtant, en 1898, le nom de Walras n'était pas complètement inconnu aux Etats-Unis. En 1892, il avait reçu une lettre du secrétaire de l'*American Economic Association*, datée du 14 septembre, ainsi conçue:

J'ai l'honneur de vous informer que lors de l'assemblée du 23 au 26 août de l'American Economic Association, son Conseil, vu les éminents services que vous avez rendus à la cause de l'Economie politique, vous a élu en qualité de membre honoraire de l'Association.

Cette même année, les *Annals of the American Academy of Political and Social Science* avaient publié en anglais *La Théorie géométrique de la Détermination des Prix* de Walras. Ce fut comme théoricien pur et non comme propagandiste d'une politique économique quelconque, monétaire ou autre, qu'il fut honoré de son vivant en Amérique et qu'il l'est encore aujourd'hui.

Néanmoins, même sa politique économique avait donné lieu à un échange de lettres avec les économistes américains. Par exemple, en septembre 1877 déjà, il reçut à Ouchy la visite d'un Américain, S. Dana Horton, qui fut suivie d'une assez longue correspondance portant surtout sur les questions monétaires. Horton menait à cette époque une campagne intense en faveur du bimétallisme international et cherchait l'appui de Walras. Evoquant sa visite, il écrivait en français: « Je vous ai exprimé le désir que vous ne permettiez pas aux préoccupations de la science de vous empêcher de faire valoir votre influence sur la politique présente en matière économique. » Cette correspondance avec Horton ne signifiait pas grand-chose, parce que ce dernier, très pompeux, très éloquent et très prolixe, était plutôt avocat que savant. On voit du côté de Walras qu'il exploitait Horton pour se procurer une documentation sur les événements et la situation économiques en Amérique; mais il se méfiait de

Horton parce qu'il le croyait défenseur des « Silver interests », c'est-à-dire des propriétaires de mines d'argent. D'ailleurs Horton n'aurait jamais pu comprendre ce petit chef-d'œuvre d'analyse économique que représente *La Théorie mathématique du Bimétallisme* de Walras, publiée pour la première fois en 1881 dans le *Journal des Economistes*.

La correspondance de Walras avec les économistes américains General F. A. Walker et J. Laurence Laughlin, est beaucoup plus intéressante et plus révélatrice. Ici on voit de plus en plus que les questions de politique économique ne lui tenaient pas à cœur. Il cherchait toutes les occasions possibles de s'élever au-dessus des questions éphémères de la politique pour atteindre l'atmosphère raréfiée, mais plus générale et plus durable de la théorie pure. Il fit un jour l'aveu de ce qui, selon moi, était son véritable état d'esprit, non pas à un correspondant américain, mais à un Allemand, Ludwig von Winterfeld, qui traduisait alors en allemand les premiers mémoires de Walras, publiés ensuite sous le titre *Mathematische Theorie der Preisbestimmung der wirtschaftlichen Güter*. Von Winterfeld avait soulevé des objections à certaines idées sociales implicites dans la doctrine de prédilection de Walras, selon laquelle la propriété foncière devrait passer à l'Etat par le rachat des terres. Walras répondit dans une lettre datée du 14 octobre 1881 :

> Je n'éprouve d'ailleurs aucune difficulté à convenir que ma conclusion m'effraie un peu moi-même et que, si j'étais libre, je me renfermerais volontiers dans les analyses d'économie politique pure. Mais je ne peux pas, je dois donner un cours complet. (Walras, on se le rappelle, était alors professeur d'économie politique à Lausanne.) Puis, poursuit-il, les personnes capables de goûter ces sortes d'études sont très rares, surtout de nos jours. On ne s'en occupe qu'en raison des résultats auxquels elles aboutissent. Vous êtes du petit nombre des esprits capables de spéculation désintéressée et scientifique, et vous avez pu saisir l'intérêt qu'a par elle-même une théorie mathématique et rigoureuse de la détermination des prix sous le régime hypothétique de libre concurrence absolue; mais vous verrez que cette théorie ne sera lue et discutée sérieusement que le jour où l'on aura reconnu qu'elle aboutit, entre autres choses, aux théories de la plus-value de la rente dans une société progressive, ce qui est le point de départ de la combinaison de rachat des terres par l'Etat. On soutiendra donc ou on contestera la vérité selon que l'on sera partisan ou adversaire du rachat.

Ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'en 1865 déjà, lorsque Walras était administrateur de la Caisse d'escompte des associations populaires à Paris et pas encore théoricien économiste, il écrivait dans un compte rendu, publié dans le *Journal des Economistes*, sur le livre de Victor Bonnet intitulé *Le Crédit et les Finances*, la phrase suivante: « Pour moi, je l'avoue, ce n'est pas par ce côté d'opportunité mais par son côté scientifique que le livre de M. Bonnet m'a séduit. »

Admettons qu'on peut trouver maintes déclarations publiques de Walras qui sont en contradiction avec cet aveu. Admettons même qu'au commencement de sa carrière, et aussi par la suite, tout en insistant sur l'importance primordiale de la théorie pure, il se passionnait pour certains programmes de politique économique, tels que le développement des sociétés coopératives, la nationalisation du sol, l'élimination des abus de la monnaie de papier, un système de monnaie d'or avec billon d'argent régulateur, l'accroissement du rôle de l'Etat dans les secteurs de l'économie où la libre concurrence ne peut pas jouer; admettons tout cela, mais, dès qu'il trouvait quelque liberté d'action, même limitée, il concentrait la plus grande partie de son attention sur l'approfondissement de la science pure. Ainsi, de son vivant, a-t-il élaboré cinq éditions de son seul traité formel, les *Eléments d'Economie politique pure*, dont chaque édition successive représentait un remaniement de grande portée, tandis que son *Economie sociale* (1896) et son *Economie politique appliquée* (1898), qu'il publia tout à la fin de sa carrière scientifique, n'étaient que des recueils d'articles et de mémoires,

dont la plupart avaient déjà paru dans diverses revues au cours des trente-trois années précédentes. Il disait lui-même dans l'avant-propos de son *Economie sociale* (1896) que ses forces lui interdisaient décidément d'en achever la rédaction ainsi que celle de son *Economie appliquée* en tant que traités formels. Comment expliquer cette répartition tellement inégale de ses forces entre l'économie politique pure et la politique économique ? Peut-être est-ce à cause de deux avertissements qu'il avait reçus, l'un de son père en 1859 et l'autre de l'Université de Lausanne en 1870. En effet, à l'époque où il rédigeait son premier livre d'économie politique, *L'Economie politique et la Justice, examen critique et réfutation des doctrines de M. P.-J. Proudhon* (paru en 1860), son père lui écrivit dans une lettre datée du 29 octobre 1859:

> Si tu prends parti de faire imprimer ton œuvre, relis-la avec soin; n'y laisse rien subsister qui puisse inspirer le moindre ombrage au point de vue politique. Place-toi et maintiens-toi toujours sur le terrain scientifique. Arrange-toi, en un mot, pour que si, par hasard, on avait envie de te faire un procès, M. le Procureur impérial fût obligé, pour te faire condamner, de soutenir que la terre ne tourne pas, que le soleil n'est pas plus gros qu'un potiron, que le tonnerre est une barre de fer forgée par les Cyclopes et lancée par Jupiter.

Aussi, quand il fut nommé à Lausanne en 1870, d'abord à titre provisoire pour un an, il se rendit compte que, s'il voulait conserver son poste, il valait mieux mettre une sourdine à ses idées avancées qui effrayaient certains membres de la commission chargée de pourvoir la chaire de Lausanne. Quoi qu'il en soit des origines psychologiques de son engouement pour la science pure de l'économie politique sous forme mathématique, il reste que la plus grande partie de son énergie était dirigée vers l'élaboration de son économie pure; et, aujourd'hui même, la grande réputation de Walras parmi les économistes du monde entier, à quelques exceptions près, est fondée sur ses découvertes originales et fructueuses dans ce domaine.

Sous ce rapport, il est intéressant de revenir à la correspondance que Walras entretenait avec Francis Amasa Walker et J. Laurence Laughlin. Quoique Walker fût connu surtout pour ses écrits sur la politique monétaire, Walras insistait dans ses lettres pour ramener Walker à sa conception purement théorique de la définition de l'entrepreneur qui joue un rôle significatif dans la théorie pure. Dans sa correspondance avec Laughlin, qui s'était lui aussi distingué par ses discussions approfondies de la politique monétaire et qui enseignait alors l'économie politique à l'Université de Harvard, Walras ne parlait guère de questions d'économie appliquée, mais de tout autre chose. Ses efforts tendant à faire comprendre et à répandre son système d'équilibre général en Angleterre ayant échoué, en partie à cause de l'insularité britannique et en partie du fait de l'influence dominante et exclusive d'Alfred Marshall, qu'il appela un jour « le grand éléphant blanc de l'économie politique », Walras fit appel à Laughlin dans une lettre datée du 12 juin 1887 et ainsi conçue:

> M. Marshall dit avoir écrit son ouvrage *Economics of Industry* pour montrer « that there is a unity underlying all the different parts of the theory of prices, wages and profits... ». Je ne crois pas plus que vous qu'il ait atteint son but; mais comme vous paraissez attacher à ce grand problème du rapport des prix des *produits* avec les prix des *services producteurs* toute l'importance qu'il mérite, je désire que vous puissiez vous rendre un compte exact de la manière dont j'ai moi-même essayé de le résoudre par ma théorie de l'entreprise et des deux marchés des produits et des services (...), et, à cet effet, je me suis permis de vous adresser un exemplaire de mes *Eléments d'Economie politique pure...*
>
> M. Marshall nous promet « a larger book » où il se donnera « more room » et rendra sa pensée « clearer ». Déjà, en 1879, dans la préface de la deuxième édition de sa *Theory of Political Economy* (p. XLVIII), Jevons, au moment de poser (d'une manière admirable selon moi) le grand

problème dont il s'agit, disait: «The working out of a complete system based on these lines must be a matter of time and I know not when, if ever, I shall be able to attempt it.» Et, cependant, déjà aussi alors, j'avais fourni moi-même une théorie générale de la détermination simultanée des prix des produits et des services producteurs dans mes *Eléments* parus en 1874 et 1877; et il me semble que cette théorie valait au moins la peine d'être citée et discutée. Puisque l'occasion s'offre à moi d'appeler sur ce point l'attention d'un homme que je suppose aussi désintéressé dans la question que je le trouve compétent, je suis décidé, toute réflexion faite, à ne pas la laisser échapper, et à vous déclarer que si, une fois la cause examinée, vous pouviez me décharger de la tâche assez délicate pour moi d'avertir publiquement M. Marshall qu'il s'apprête à enfoncer une porte ouverte, vous vous acquerriez les droits les plus sérieux à ma reconnaissance et à mon amitié.

L'envoi d'un exemplaire de ses *Eléments* à Laughlin était conforme à une pratique suivie et systématique de Walras visant à se faire connaître des économistes de tous les pays. Nous savons par ses comptes personnels qu'il a dépensé presque les trois quarts de son patrimoine à faire imprimer et expédier ses livres à ses frais. Cela lui valut au moins dix-neuf correspondants aux Etats-Unis. J'en citerai encore deux: Irving Fisher et Henry Ludwell Moore.

La correspondance de Walras avec Irving Fisher débuta en 1892, lorsque Walras avait cinquante-huit ans et Fisher vingt-cinq. Ce fut en effet Fisher qui se chargea de la traduction anglaise de la *Théorie géométrique de la détermination des prix*, parue en Amérique en 1892. Il y ajouta quelques notes critiques. Dans l'une d'elles, il reprochait à Walras d'avoir fait trop abstraction du temps dans sa théorie des prix, et dans une autre, il s'élevait contre sa conception restrictive de la théorie de l'utilité marginale ou de rareté, conception qui ne tenait aucun compte des demandes complémentaires ou liées. Walras alors répondit à son jeune critique, en termes généreux et francs, par sa lettre du 28 juillet 1892 dont voici un extrait:

Croyez que je suis fort éloigné de vouloir contester la valeur de vos observations. J'ai tenu compte moi-même de l'élément du *temps* dans mon ouvrage. J'ai fait des études et pris des notes concernant l'utilité des marchandises solidaires (et aussi des marchandises qui se suppléent les unes les autres), ainsi que sur le moyen de faire figurer des bénéfices permanents d'entreprise dans les équations du prix de revient des produits. Mais j'ai laissé tout cela de côté dans un but de simplification. Il m'a paru qu'en abordant pour la première fois le problème général de l'équilibre économique, je devais me borner à tâcher de le résoudre *dans les très grandes lignes*, et laisser à une autre génération d'économistes-mathématiciens la tâche de rectifier bien des détails et de combler toutes les lacunes. Je vois par votre exemple qu'il s'en trouve de tout à fait qualifiés pour accomplir cette œuvre et je me promets de lire avec attention votre *Mathematical Theory of Value and Prices* quand elle paraîtra.

Nous savons aussi que Fisher avait rencontré Walras chez les Pareto le 30 janvier 1894, ainsi qu'en témoigne une lettre de Mme Pareto.

Nous ne savons pas ce qui s'est passé chez les Pareto, mais il y a tout lieu de croire, d'après la correspondance amicale et scientifique qui s'est maintenue jusqu'en 1909, à la veille de la mort de Walras, qu'ils ont dû faire bonne impression l'un sur l'autre. En accusant réception de la troisième édition des *Eléments d'Economie politique pure*, Fisher notait dans une lettre du 15 avril 1896 que «la seule chose qui était neuve pour lui dans cette édition était le troisième Appendice sur Wicksteed».

Fisher a été un des rares défenseurs de ce troisième appendice, qui a fait et fait encore scandale parce qu'il contient une accusation guère voilée de plagiat contre Wicksteed, un économiste anglais qui était en même temps pasteur unitarien. Dans un compte rendu publié dans la *Yale Review* d'août 1896 où il parlait à la fois de la troisième édition des *Eléments* de Walras et de l'*Essay on the Coordination of the Laws of Distribution* de Wicksteed, Fisher

fit écho à l'accusation portée par Walras contre Wicksteed. Il écrivit en termes sévères:

> ... Nous regrettons que l'auteur (Wicksteed), n'ait pas pris la peine d'évoquer les développements de la théorie et n'ait pas rendu hommage à des auteurs antérieurs, notamment Walras. L'auteur mentionne peu de ses prédécesseurs, à l'exception de Marshall...

Il est nécessaire cependant de noter en passant que Walras dans son troisième appendice n'avait pas réclamé la priorité de la loi de productivité marginale pour lui-même, mais plutôt pour Stuart Wood, J. A. Hobson, John Bates Clark, Enrico Barone et Vilfredo Pareto. Ce compte rendu de Fisher fit grand plaisir à Walras qui le remercia en novembre 1896 de son « excellent et charmant article ».

Irving Fisher, quoiqu'il fût économiste-mathématicien et qu'il eût une très haute idée des travaux de Walras, ne s'inspirait pas tant de Walras que de Cournot et d'Auspitz et Lieben. Ce fut un autre Américain, Henry Ludwell Moore, professeur à la Columbia University, qui se réclama nettement de l'Ecole de Lausanne. Nous lisons, par exemple, dans son livre, *Synthetic Economics* (1929), qu'il a pris l'apport de l'Ecole de Lausanne comme son point de départ:

> ... Il est désirable, dans l'intérêt de la science et de la loyauté personnelle, d'adhérer autant que possible non seulement à la terminologie de Walras, mais aussi à ses symboles. Ses expressions sont parfois inhabituelles, mais leur emploi a été maintenu par la plupart de ses distingués disciples; la majeure partie de ses symboles a été retenue et quand des substituts ont été proposés, cela a rarement correspondu à une amélioration.

Cette déclaration de loyauté personnelle envers Walras a des origines très intéressantes qui ressortent d'un échange de lettres commencé en juin 1903, quand Moore écrivit à Walras pour lui demander s'il pouvait le voir afin de discuter le manuscrit des *Souvenirs* de Cournot qu'il avait découvert.

S'il m'était resté assez de temps, j'aurais cité des lettres par lesquelles Walras essayait de persuader Moore de traduire ou de faire traduire en anglais ses *Eléments d'Economie pure* ou au moins l'*Abrégé* encore inédit des *Eléments*. Alors Moore, se récusant, répondit le 26 janvier 1906 que Walras sous-estimait la difficulté de son œuvre. Je me rappelle combien de fois cet avertissement m'est revenu à l'esprit quand, beaucoup plus tard, j'ai lutté moi-même contre ces difficultés en faisant ma traduction [1], et combien de fois je me suis dit « Fools rush in where angels fear to tread ».

Il faudrait citer nombre de lettres de Moore dans lesquelles il insiste sur l'importance qu'il attachait à la publication d'une biographie de Walras qui, d'après lui, serait une source d'inspiration pour le monde des savants.

Il est temps maintenant de conclure et rappelons que c'est en Suisse, pays fidèle à la liberté intellectuelle, que Léon Walras, Français incompris et méconnu chez lui, a trouvé un refuge propice à ses recherches. C'est un grand homme d'Etat suisse, Louis Ruchonnet, qui a fait appeler cet étrange Walras à la chaire d'économie politique nouvellement créée à Lausanne. Dès son arrivée dans cette université, qui n'était alors qu'une simple académie, Walras trouva parmi ses collègues suisses un Paul Piccard, un Herman Amstein, un Charles Secrétan qui surent l'aider amicalement en lui donnant de temps à autre des conseils techniques sans lesquels il n'aurait jamais pu élaborer sa théorie d'équilibre général. Quand on pense aussi à l'encouragement qu'il reçut de la Société vaudoise des sciences naturelles pendant les quarante ans passés en ce pays, on se rend compte que le grand apport walrasien à la science économique actuelle est vraiment un apport de l'Ecole de Lausanne tout entière.

---

[1] LÉON WALRAS, *Elements of Pure Economics*, traduit par William Jaffé, Londres, Allen and Unwin, 1954.